

L'écriture comme déplacement : Ra'aytu Rmallh de Murd al-Bargt

Autor(en): **Ruocco, Monica**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **62 (2008)**

Heft 4

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-147807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ÉCRITURE COMME DÉPLACEMENT

Ra'aytu Rāmallāh de Murīd al-Bargūṭī

Monica Ruocco, Palermo

Abstract

“*al-Kitāba ġurba*: writing is a displacement”. This article starts from Murīd al-Bargūṭī’s statement, which can be considered the “manifesto” of his literary and human experience. al-Bargūṭī, the well-known poet of the ’67 Palestinian diaspora, coined this phrase in *Ra’aytu Rāmallāh* (1997), a text in prose that can be defined at the same time a novel, an autobiography and a travel account. The book describes the brief return of the writer to Palestine after thirty years of exile he spent mostly between Egypt and Hungary. However *Ra’aytu Rāmallāh* is not only the tale of an exile: in it al-Bargūṭī reflects about his role as a writer and explains his attempt to develop a new literary paradigm. In fact, the notion of “displacement” concerns both the author’s physical exile from the homeland, but more significantly his separation from “the habitual, the pattern and the ready form”. According to al-Bargūṭī “the poet strives to escape from the dominant used language. He strives to escape from the chains of the collective and the tribal approvals and taboos. If he succeeds in escaping and becomes free, he becomes a stranger. It is as though the poet is a stranger in the same degree as he is free. His soul throngs with these displacements and cannot be cured by anything, even the homeland.”

“*al-Kitāba ġurba*: l’écriture est un déplacement”

Cette affirmation de Murīd al-Bargūṭī, écrivain palestinien de la diaspora de ’67, représente le “manifeste” de son expérience littéraire et humaine profondément marquée par l’exil.¹ al-Bargūṭī écrit cette phrase dans sa seule œuvre en prose, *Ra’aytu Rāmallāh*, un texte qui se situe au croisement du roman, de l’autobiographie, du récit de voyage et de la poésie. Publié en 1997, il reçoit, la

1 Murīd al-BARGŪṬĪ, *Ra’aytu Rāmallāh*, al-Qāhira: Dār al-Hilāl, 1997:203. Le roman a été traduit en anglais avec le titre *I saw Ramallah*, trad. par A. SOUEIF, Cairo/New York: The American University in Cairo Press, 2000; en français: Mourid Barghouti, *J’ai vu Ramallah*, trad. par Maha BILLACOIS et Zeinab ZAZA, [La Tour d’Aigues]: Éditions de l’Aube, 2004; et en italien avec le titre *Ho visto Ramallah*, trad. par M. RUOCCO, Nuoro: Ilisso, 2005. Pour encore autres langues voir le site <mouridbarghouti.net/Mouridweb/english/isawramallah1.htm> (21/07/2008).

même année, le prix Maḥfūz pour le roman. Il décrit le bref retour de l'écrivain en Palestine après trente ans de pérégrination. *Ra'aytu Rāmallāh* n'est pas uniquement le conte d'un exil, il est surtout une réflexion, de la part de l'auteur, sur les conséquences que l'exil forcé, à la fois intime ou politique, a eut d'abord sur sa vie, mais aussi sur l'élaboration d'un paradigme littéraire personnel et sur son rôle en tant qu'écrivain.

L'exil, sous ses formes diverses et variées, semble marquer le XXe siècle littéraire dans les contextes géographiques, historiques, sociaux les plus différents, et la littérature – notamment le roman – s'est nourrie de cette expérience à la fois existentielle, politique et poétique. Dans le domaine culturel arabe, l'exil et ses différentes modalités occupent une place considérable,² et aborder le sujet du rapport entre diaspora et littérature conduit inévitablement à affronter et analyser ses effets sur la création littéraire des auteurs palestiniens. Le déracinement infligé à ces derniers les incite à témoigner et à raconter leur expérience de privation. En effet, la question d'une poétique de l'écriture en exil a été pour les écrivains palestiniens une constante dans beaucoup d'ouvrages. Plusieurs questions se posaient sur le rapport de la fiction au réel, sur la légitimité du témoignage dans la littérature et sur le rôle même de l'auteur comme acteur politique.³

al-Bargūṭī, l'un des poètes palestiniens les plus appréciés,⁴ est né en 1944 à Dēr Ġassāna, un des nombreux villages de la Cisjordanie. Quand il avait seulement sept ans, sa famille s'installa à Rāmallāh pour garantir aux enfants une instruction adéquate. En 1963 al-Bargūṭī part en Egypte pour étudier la littérature anglaise à l'université du Caire. La guerre de 5 juin 1967 éclata alors qu'il présentait ses examens, quelque mois avant la fin de ses études.

Depuis ce jour al-Bargūṭī connaît la *ḡurba*, l'exil sans fin, la séparation des affects et des lieux. Les étapes de son exil commencent au Kuwait, où il rejoint son oncle. Après quelques mois il décide de retourner au Caire pour enseigner et, dans le même temps, collaborer à la radio palestinienne. En Égypte il sera obligé

2 Sur l'évolution de la condition de l'écrivain arabe en tant qu'exilé voir Sabry HAFEZ, "Taḥawwulāt al-mafhūm wa'l-faḍā' wa'd-dalāla bayna mahḡarayn", *al-Ādāb*, 1–2 (1999):26–32.

3 Voir, par exemple, Ibrāhīm NAṢRALLĀH, *Bārārī al-ḡummā* (1985); Ġabrā Ibrāhīm ĠABRĀ, *al-Bīr al-ūlā* (1987); Maḥmūd DARWĪS, *Dākīrat an-nisyān* (1987).

4 al-Bargūṭī reçoit en l'an 2000 le prix le plus important de la littérature palestinienne. Parmi ses collections de poésie: *al-Ṭūfān wa-ī'ādat at-takwīn*, 1972; *Filaṣṭīnī fī 'l-šams*, 1974; *Našīd li'l-faqr al-musallah*, 1978; *Qaṣā'id ar-raṣīf*, 1980; *Ṭāl aš-šatāt*, 1987; *Rannat al-ibra*, 1993; *Maṇṭiq al-kā'ināt*, 1996; *Layla maḡnūna*, 1996; *an-Nās fī laylihim*, 1999; *Zahr ar-rummān*, 2002; *Muntaṣaf al-layl*, 2005.

à un nouvel exil: Sadat ferme *Radio Filasṭīn* et adopte des mesures très sévères envers les Palestiniens qui manifestent contre la politique de l'État à l'égard d'Israël. Son expulsion de l'Égypte date de 1977, il était déjà marié avec la romancière Radwā 'Āšūr et avait un fils: Tamīm, âgé de cinq mois. Nommé représentant de l'OLP en Hongrie, il élit domicile à Budapest et y résida pendant douze ans. Au début des années '90 il est définitivement autorisé à rentrer au Caire, où il vit actuellement.

al-Bargūṭī reçoit l'autorisation à rentrer à Rāmallāh après les accords d'Oslo de 1993, et cette visite, qui ne dure que deux semaines, éveille chez lui la mémoire de son expérience d'exilé. A travers *Ra'aytu Rāmallāh*, al-Bargūṭī reconstruit son parcours, remémore son chemin dans la diaspora et renoue les liens avec son univers, voire avec ses nombreux univers.

L'écriture sera un moyen privilégié pour reconstruire l'espace physique, mental, psychologique et culturel de l'exil. Les auteurs palestiniens ont souvent utilisé le thème du "retour" pour présenter leurs témoignages, exercer leur droit à la mémoire, soigner des blessures personnelles ou rendre hommage aux proches et aux amis disparus, enfin pour revendiquer leur place dans le monde. Nous nous contentons de ces deux exemples: quand on évoque le thème du retour dans la fiction, on pense immédiatement à *'Ā'id ilā Hayfā* de Ġassān Kanafānī;⁵ quand on parle d'autobiographie, c'est le retour d'Edward Said et ses réflexions sur l'exil qui viennent à l'esprit.⁶

Le texte d'al-Bargūṭī est au croisement de deux genres: le narratif et la chronique. Il est dur, rigoureux et objectif comme un reportage; poétique et émouvant comme un roman. L'axe principal de la narration est l'exil personnel de l'auteur, il s'inscrit dans une problématique plus large qui est le dépaysement du peuple palestinien:

Nous avons vécu l'expérience de la *ḡurba* dans des terres étrangères, et l'avons partagée avec des exilés comme nous. Avons-nous vraiment écrit sur notre *ḡurba*? Notre histoire mérite-t-elle d'être entendue par le monde entier? Qui entendra l'histoire de ces hommes, femmes et enfants, poussés par la *ḡurba* vers cette rive sans retour?⁷

5 Barbara HARLOW, "Return to Haifa: 'Opening the borders' in Palestinian Literature", *Social Text*, 13-14 (1986):3-23.

6 Edward SAID, "Reflections on exile", *Granta*, 13 (1984):157-172; *After the Last Sky*, New York: Pantheon Books, 1986; *Out of place: a memoir*, New York: Knopf, 1999.

7 al-BARGŪTĪ, *Ra'aytu Rāmallāh*, op. cit.:246. Ici comme ailleurs, les extraits du roman ont été traduits par l'auteur de cet article.

En tout cas, et malgré le sérieux du sujet et la gravité de ses conséquences, al-Bargūṭī réussit, grâce à la narration, à suggérer une atmosphère paisible où la nostalgie se substitue au sentiment de perte, la tendresse adoucit les souvenirs cruels, l'amertume se transforme en sarcasme et le drame ne montre que sa face comique.

Le temps des exils

Dans ce récit, les temps des exils se croisent et se juxtaposent entre Palestine, Égypte et Hongroie. Bien que la narration touche tous les moments des exils vécus par al-Bargūṭī dans le passé, l'auteur nous reconduit chaque fois au temps présent lors de sa visite à Rāmallāh. Les descriptions et les observations ponctuelles sur la réalité d'aujourd'hui jouent avec les souvenirs de l'exilé puisque "l'exilé est un étranger pour ses propres souvenirs, mais c'est exactement à ces souvenirs qu'il s'attache".⁸ Le texte alterne constamment passé et présent, abstrait et concret, imaginaire et réel, ce qui nous donne une idée sur la valeur de l'espace vécu et de l'espace représenté par l'écrivain exilé.

À travers ce jeu narratif al-Bargūṭī montre au lecteur comment et dans quelle mesure la condition d'exilé a transformé sa perception du monde, comment elle a déterminé sa lutte personnelle en tant qu'individu et écrivain. Et, surtout, al-Bargūṭī nous présente surtout la solution qu'il a trouvée pour élaborer son expérience "littéraire" de l'exil.

Les axes de cette narration mélangeant passé et présent, souvenir et réalité, s'illustrent dans les descriptions des lieux, des gens et de l'occupation. Les frontières séparant les dimensions temporelles différentes sont représentées par le légendaire "pont en bois" liant la Jordanie aux Territoires Occupés. al-Bargūṭī le franchit en 1996, c'est un pont "long de quelques mètres et de trente ans de *ḡurba*".⁹ Le bois craque sous ses pas, et al-Bargūṭī se trouve face à face avec le vrai visage de l'exil. Il est obligé de redonner à la Palestine, à l'idée de Palestine qu'il avait élaborée pendant son exil, sa nature physique et concrète:

8 Ibid.:202.

9 Ibid.:17.

est-ce que marcherai-je? Je marcherai vers l'autre but, vers les collines qui se lèvent devant moi? [...] Alors c'est ça les Territoires Occupés!¹⁰

L'image de la Palestine idéalisée durant son exil est complètement différente de celle qu'il voit maintenant dans les Territoires Occupés: une géographie des lieux complètement déchirée, des collines arides, des colonies et des barrières routiers.

Le vrai "lieu" de son retour est surtout le village de Dēr Ġassāna et précisément Dār Ra'd, la maison de sa famille. Dār Ra'd fut

une grande maison avec une vaste cour carrée [...] dominée par un figuier au tronc massif et aux branches allongées.¹¹

Mais quand il franchit le seuil de la maison trente ans plus tard, il voit, à la place de l'arbre de son enfance, un bloc de ciment qui domine la cour: un gouffre se creuse définitivement dans sa mémoire. Dans la maison habitée actuellement par la tante Umm Ṭalāl – c'est elle qui a coupé le figuier séculaire –, se réunissent les dizaines de veuves du village, dont les maris et les fils se sont dispersés entre cimetières et prisons, travaux à l'étranger et action politique, universités et listes de martyres. Quant à Dēr Ġassāna, il ne garde rien de ses anciennes habitudes, on ne se réveille pas "avec l'appel à la prière du matin" et on ne "déguste pas les figues cueillies à l'aube",¹² car la majorité des anciennes maisons est abandonnée, même si les aides étrangères n'en ont pas empêché la détérioration, et sur leurs murs ainsi que sur ceux de la mosquée les écritures de soutien à Ḥamās sont bien lisibles.

Au moins, après ce retour, Dēr Ġassāna "n'est plus seulement un nom dans les documents".¹³ Le village perd sa dimension abstraite, il n'est plus seulement une idée, le souvenir d'un exilé; bien au contraire, "ses couleurs sombres, la saleté de ses rues, son cimetière bordé par les figuiers de Barbarie toujours plus proches de la mort et des morts",¹⁴ sont bien réels.

Toutefois, le temps vécu par l'auteur dans la *ġurba* n'est pas entièrement terminé, il écrit:

10 Ibid.:11.

11 Ibid.:83.

12 Ibid.:133.

13 Ibid.:100.

14 Ibid.

J'ai essayé à mettre la *ḡurba* entre parenthèses, à mettre un point final à la longue période de la tristesse de mon histoire, publique et privée. Mais je ne vois que des virgules. Je voudrais coudre les périodes ensemble, attacher un instant à l'autre, l'enfance à l'âge adulte, le présent à l'absent, [...] l'exil à la patrie, ce que j'ai imaginé à ce que je vois.¹⁵

Cette sensation d'un exil sans fin augmente lors de la visite de l'écrivain à Rāmāllāh. La décadence de la ville pendant de longues années d'occupation rend plus aigu le sentiment d'aliénation. La route pour accéder à ce lieu qui était, jadis, idéal pour les vacances d'été est devenue plus compliquée à cause de raccords et des artères interdites aux Palestiniens. La Rāmāllāh des collines vertes et des petits cafés au centre est devenue la ville "des fleurs de l'Intifada et de l'acier".¹⁶ L'occupation, affirme al-Bargūṭī, a empêché Rāmāllāh de devenir une ville comme Beyrouth, Damas, Le Caire, et a obligé les Palestiniens à rester dans leur passé. Car la faute principale de l'occupation "n'est pas de nous avoir privé des fours d'argile d'hier, mais des inventions de demain";¹⁷ d'être la cause des talents brisés depuis 1948, des villes détruites, des maisons en ruine, des cinémas désormais fermés, des librairies et des salles de théâtre qui n'ont jamais été ouvertes.

L'exil palestinien se superpose à l'exil égyptien. Dès son retour au Caire, douze ans plus tard, al-Bargūṭī se rend compte que son rapport avec la ville a changé, que les personnes ont changé, et qu'il "est impossible de connaître la félicité absolue dans les choses retrouvées, après les avoir perdues".¹⁸ Il faut beaucoup de temps à quelqu'un pour se familiariser avec un lieu qui a été pendant des années au centre de ses pensées, estime al-Bargūṭī, bien que "ce lieu soit l'objet de son combat".¹⁹ L'exilé n'abandonne pas uniquement les lieux, mais il perd aussi et pour toujours les repères temporels:

mon rapport avec les lieux est, en réalité, un rapport avec le temps. Je vis des bribes de temps et, entre eux, certains sont désormais perdus, si j'en possède certains, c'est pour les perdre à nouveaux. J'essaye de récupérer un temps à moi désormais perdu. Rien de ce qui est absent revient totalement. Rien n'est plus ce qu'il était autrefois.²⁰

15 Ibid.:250.

16 Ibid.:59.

17 Ibid.:105.

18 Ibid.:114.

19 Ibid.:134.

20 Ibid.:132.

Alors il ne reste, dans cet exil permanent, que les plantes et les livres abandonnés derrière soi à chaque déménagement, et le paradoxe c'est que toutes les villes inconnues ne lui seront pas totalement étrangères.

Dans ce retour tardif en Palestine il y a encore quelque chose qui manque, et qui ne concerne pas les lieux. Lors d'un récit sur la place de Dēr Ġassāna, al-Bargŭtĭ, le poète qui a toujours célébré sa terre, se rend compte que les gens qui l'applaudissent ne le connaissent pas, même s'il est né dans le village. Son identité d'écrivain est mise en jeu: la distance qui sépare le poète en exil de son peuple est énorme. C'est alors qu'il se pose la plus cruelle des questions: "Que connaissent de moi Dēr Ġassāna et ces habitants? Que connaissent-ils de ce que j'ai vécu pendant trente ans?"²¹

C'est à l'écriture, enfin, de dévoiler les obsessions éternelles de chaque exilé, surtout pour ce qui concerne sa propre identité et le mythe éternel de la patrie. Quand il se retrouve finalement à Rāmallāh et ses amis lui indiquent une maison, une rue, lui racontent un événement, al-Bargŭtĭ est obligé à répondre: "oui, je sais". En réalité, il avoue:

Je ne me rappelle de rien, je ne reconnais rien. Comment j'ai osé célébrer mon pays, si je ne le connaissais plus? Est-ce que je mérite pour mes poèmes appréciation ou reproche? Est-ce que j'ai menti [...] à moi-même, et aux autres?²²

Ra'aytu Rāmallāh narre aussi les rapports qu'entretient l'exilé avec ses proches et ses amis. al-Bargŭtĭ nous fait participer à l'histoire de sa famille désormais dispersée, à la mort de son frère Munĭf à Paris, aux décès qui ont eu lieu régulièrement quand il était à l'étranger. Néanmoins les ombres des amis disparus se perdent lorsque apparaissent les gens du présent, ceux qui travaillent maintenant pour le futur de la Palestine. Les habitants de Dēr Ġassāna vivent surtout de l'argent envoyé par ceux qui travaillent à l'étranger, mais ils vivent aussi grâce à leur courage d'entreprendre des activités. Parmi eux Fāṭĭma bint Abū Yūsuf qui, à soixante-dix ans, a rouvert un moulin à huile; Rayyān ibn Ḥamad qui, expulsé du Kuwait, a recommencé à élever des brebis; Abū Ḥāzim qui a cédé une chambre de sa maison à Ḥusām pour y ouvrir un centre destiné à l'initiation informatique. Sans oublier les mères des martyrs de l'Intifada, les professeurs de l'université de Bir Zeit, les femmes de l'Association pour l'assistance aux familles de Rāmallāh et Maḥmūd Darwīš et sa revue *al-Karmil*. Tous sont de vrais exemples de résistance de la société civile.

21 Ibid.:128.

22 Ibid.:92.

Tout au long de la narration al-Bargūṭī est toujours plus conscient que le lieu auquel aspire l'exilé est, en réalité, un non-lieu, un temps qui est impossible de ressusciter. À Rāmallāh et à Dēr Ġassāna il saisit avec un œil critique la réalité actuelle des lieux de son passé où il voit les conséquences de l'occupation: il ne parvient pas à s'abandonner à un élan émotif lorsqu'il revoit son pays, il n'imagine pas non plus qu'il puisse y retourner comme avant. L'incessant procès de déchéance causé par l'occupation – mais il est très critique aussi envers les élites politiques palestiniennes – pousse l'écrivain à réfléchir sur son exil et sur la condition des milliers de palestiniens qui vivent dans la *ġurba* et qui n'ont jamais connu leur pays:

Que reste-t-il à celui qui vit en exil, en plus de cet amour en contumace? Que lui reste-t-il sinon que de s'attacher à un poème, bien que cela puisse-t-il paraître ridicule et difficile?²³

Pendant l'Occupation, plusieurs générations de Palestiniens nés en Israël ne connaissent pas une "patrie" différente; en même temps, plusieurs générations de Palestiniens nées en exil n'ont jamais vécu dans leur "patrie": "l'Occupation prolongée a transformé les Palestiniens d'enfants de Palestine en enfants de l'idée de Palestine".²⁴

Le temps du retour

Ra'aytu Rāmallāh n'est, évidemment, pas le seul conte palestinien du retour. La question de l'exil et le thème obsessionnel de retour ont intéressé plusieurs générations de Palestiniens:²⁵ "Arabes et Palestiniens du 1948" et "Palestiniens de 1967". Aux vagues d'exode correspondent aussi des vagues de retour: Israël ouvre les frontières avec les Territoires Occupés – la "green line" – en 1967 après la guerre des six jours; les frontières avec le sud du Liban en 1982, lors de l'invasion du pays; en 1993 après les accords d'Oslo.

Toujours avec une valise à côté et prêts à partir, comme rappelle Maḥmūd Darwīš dans un récent entretien,²⁶ les écrivains palestiniens des différentes diasporas font recours à la mémoire et à l'écriture en tant que seul moyen pour af-

23 Ibid.:92–93.

24 Ibid.:94.

25 HARLOW, "Return to Haifa", op. cit.:3.

26 Maḥmūd DARWĪŠ, "Wulidtu 'alā dafā'āt. Ḥiwār: 'Abduh Wāzin", *al-Karmil*, 86 (2006):44.

firmer leur appartenance à un lieu, à un peuple et à l'histoire, et pour rappeler au monde leur existence quotidiennement menacée. La Palestine devient, dans leurs œuvres, le souvenir d'un champ, d'une maison, d'un arbre, d'un olivier, d'un grenadier ou d'un figuier les incitant à y retourner. Parmi les Palestiniens de 1948, Ğabrā Ibrāhīm Ğabrā, avant de partir définitivement pour Bagdad, revoit son grenadier dans la maison de Bethléem où il vivait après que sa famille fut obligée à quitter Jérusalem, sa ville d'origine; Darwīš ne retournera jamais à Birwa, son village dans le district de 'Akka entièrement détruit par l'armée israélienne. Beaucoup d'entre eux ont formulé des profondes réflexions sur leur condition. Pour Ğabrā,

[t]he sense of loss in an exile is unlike any other sense of loss. It is a sense of having lost a part of an inner self, a part of an inner essence. An exile feels incomplete even though everything he could want physically were at his fingertips. He is obsessed by the thought that only a return home could do away with such a feeling, end the loss, reintegrate the inner self.²⁷

De sa part Tawfīq Šāyig, qui a vécu son exil aux États-Unis, en Angleterre et au Liban, affirme que “pire que l'exil à l'étranger, il y a l'exil dans la patrie”²⁸ et, par patrie, il entend le monde arabe. Fawāz al-Turkī, exilé aux États-Unis, n'arrive pas à oublier ses racines:

I wanted to escape my roots. [...] But that, I discovered after a while, I could not escape. For it would always come back, that past, as if it were an ache from a sickness a man didn't know he had. [...] These evocations loomed large in my consciousness, where they had taken irrevocable tenure. I could no more escape them than I could my skin.²⁹

Mais c'est dans les années '90 qu'on recense, en plus de celui d'al-Bargūṭī, de nombreux contes de retour.³⁰ Beaucoup d'écrivains palestiniens ont réussi,

27 Jabra I. JABRA, “The Palestinian Exile as Writer”, in *Journal of Palestine Studies*, vol. 8, n. 2 (1979):83.

28 Ibid.

29 Mamdouh NOFAL, Fawaz TURKI, Haidar ABDEL SHAFI, Inea BUSHNAQ, Yezid SAYIGH, Shafiq al-HOUT, Salma Khadra JAYYUSI, Musa BUDEIRI, “Reflections on Al-Nakba”, *Journal of Palestine Studies*, vol. 28,1 (1998):10.

30 Aḥmad DAḤBŪR, *Hunā ... hunāk* (1997); Ḥalīl as-SAWĀḤIRĪ, *Taḥawwulāt Salmān at-Tā'ih wa-mukābadātihi* (1996); Yaḥyā YAḤLIF, *Nahr yastahimmu fī 'l-buḥayra* (1997); Fārūq WĀDĪ, *Manāzil al-qalb* (1997); Maḥmūd ŠUQAYR, *Zill āḥar li'l-madīna* (1998); Rašād ABŪ ŠĀWUR, *Rā'iḥat at-tamru ḥinna* (1999).

même si pour une brève période, dans ce qu'a poussé le protagoniste d'*al-Safīna* de Ġabrā à partir: l'idée d'un retour certain.³¹

Pour Murīd al-Bargūṭī, au contraire, la certitude de l'exil et l'incertitude du retour sont le vrai visage de sa condition de palestinien:

Cette Palestine est à la fois mon identité et l'absence d'identité, ma mémoire et mon oubli. Mon carnet d'adresses presque à moitié rempli de numéros d'amis, voisins et parents absents, que je ne pourrai plus jamais appeler, mais dont les noms y resteront enregistrés, pour des raisons qui restent obscures.³²

Exil et élan créateur

C'est dans le temps du retour qu'al-Bargūṭī comprend dans quelle mesure peut être dangereux pour lui – en tant qu'individu et qu'écrivain – d'éviter ce que l'exil rend presque inévitable: la tendance à l'abstrait en matière d'expression littéraire, parce que

il n'existe pas un seul exil, il y en a plusieurs. Exils qui tournent et resserrent le cercle autour de toi. Tu essaies de t'enfuir, mais ils te poursuivent. [...] Il suffit d'expérimenter l'exil une seule fois pour être déraciné pour toujours.³³

Il vaut mieux intérioriser l'exil et le transformer en écriture:

l'écriture est *ġurba*, un déplacement. Un déplacement hors du contrat social normal. Un déplacement hors de l'habituel, du répétitif et des *a priori*. Un déplacement qui est en même temps hors des sentiers battus de l'amour et de l'inimitié. Un déplacement hors des convictions du parti politique, de la notion de soutien inconditionnel, de la famille, de la communauté et du gouvernement.³⁴

Sans doute c'est l'exil qui a influencé ses relations avec les lieux et le temps et, en conséquence, modelé son expression littéraire. En tant qu'exilé, al-Bargūṭī décide de renoncer au mythe du retour à une patrie qui n'existe pas. En tant qu'écrivain, il abandonne les concepts abstraits et absolus³⁵ au profit de la pré-

31 JABRA, "The Palestinian Exile as Writer", op. cit.:86.

32 Mourid BARGHOUTI, "Les majordomes de la guerre et leur langage", *AUTODAFÉ*, 3-4, Printemps 2003, <www.autodafe.org/autodafe/autodafe_03/art_07.htm> (31/08/2004).

33 al-BARGŪṬĪ, *Ra'aytu Rāmāllāh*, op. cit.:201.

34 Ibid.:203.

35 Ibid.:145.

cision et de la cruauté des sens, notamment celui de la vue. L'écrivain, et plus particulièrement l'écrivain exilé, doit utiliser le langage objectif et cruel et décrire fidèlement la réalité. A travers une langue "concrète et physique"³⁶ il exerce son droit à la mémoire, témoignage de son vécu. Seulement de cette manière l'écrivain peut, selon al-Barġūtī, s'opposer à l'abstraction, à la généralisation et à la représentation difforme de la réalité. Pour surmonter son exil et celui de sa production littéraire, il s'est réfugié dans le réel et le concret. Par cette position il se rapproche de E. Saïd qui affirme: "reality is an event, a text".³⁷

Al-Barġūtī manifeste son approche déjà dans le titre du conte: il écrit *ra'aytu*, "j'ai vu" Rāmallāh, il n'écrit pas *'udtu* ou *raġa'tu*.³⁸ Il définit ce texte en prose imprégné d'un fort élan poétique comme un simple compte-rendu de ce qu'il a vu:

En traversant le court pont en bois, je me suis retrouvé face à face avec mes jours. Mes jours se sont retrouvés face à face avec moi. Je ne connais pas la raison pour laquelle j'ai retenu quelques détails et j'en ai omis d'autres. [...] En traversant le pont interdit j'ai immédiatement rassemblé les fragments dispersés de moi-même, comme on rassemble les basques de son manteau dans les froids jours d'hiver. [...] Sur mon coussin j'ai rassemblé les jours et les nuits de rire et de rage, de larmes et de folie et tous les monuments en marbre qu'une vie n'est pas suffisante à visiter pour leur offrir du silence et du respect.³⁹

Al-Barġūtī fait partie des écrivains pour qui écrire comprend une réflexion sur les enjeux complexes de l'altérité et de la création littéraire, et son attention pour les détails est sans doute une conséquence de son expérience d'exilé. Les tentatives de rassembler les morceaux dispersés de sa vie se manifestent en une création littéraire: pour al-Barġūtī la poésie aussi est conçue comme *binā'*, construction, pas comme *ġinā'*, chant.⁴⁰

En tout cas le mot-clé de la production littéraire d'al-Barġūtī est *déplacement*, qui comprend aussi le déplacement de sa poésie du début. Lors des débuts de sa carrière littéraire, dans les années soixante, al-Barġūtī a publié des poèmes

36 BARGHOUTI, "Les majordomes de la guerre et leur langage", op. cit.

37 Cit. par Mustapha Ben T. MARROUCHI, "The Critic as Dis/Placed Intelligence: the Case of Edward Saïd", *Diacritics*, vol. 21, 1 (1991):64.

38 Ġihān 'ABD AL-'AZĪZ, "al-Ḥayāh wa'l-igtirāb fī Ra'aytu Rāmallāh", *Maġallat al-Kalima al-mu'āšira*:20, <www.arabworldbooks.com/Readers2002/articles/ramallah2> (21/07/2008).

39 al-BARĠŪTĪ, *Ra'aytu Rāmallāh*, op. cit.:281–282.

40 Ibid.:64.

qui n'étaient pas trop différents de la poésie militante de l'époque.⁴¹ Toutefois, à partir de ses recueils: *Qaṣā'id ar-raṣīf* (Poèmes du trottoir), qui représente un tournant principal dans sa poésie; *Ṭāl aš-ṣatāt* (L'Exil a trop duré), publié après un long silence et qui traduit l'unité entre l'expérience personnelle du poète et le drame de son peuple, al-Bargūṭī abandonne ce qu'il appelle le conformisme littéraire de la poésie palestinienne, à savoir cette poésie peuplée de fusils, de sang et de fedayin.

Le poids de l'exil le force à refuser la poésie influencée par l'occupation militaire. Il affiche alors une préférence pour la suggestion d'une ambiance familière, et ne cache pas son goût pour le particulier et le quotidien, éléments qui traduisent de manière plus efficace son destin tragique:

Par l'imagination poétique je construis ma propre perception de l'expérience vécue; une nouvelle version de la réalité, différente de l'original.⁴²

Cette choix n'est pas moins engagée que celui de la poésie palestinienne de la résistance, et reflète la volonté de tout un groupe d'écrivains palestiniens de lutter, non seulement contre l'occupation, mais aussi contre ses conséquences, du point de vue littéraire, c'est-à-dire, comme l'affirme al-Bargūṭī lui-même:

contre la vulnérabilité esthétique de notre poésie. Vivant sous la pression de la souffrance et la pression de l'espoir, et pris en tenaille entre le cauchemar d'une réalité corrompue et le rêve d'écrire de une vraie poésie, nous luttons pour libérer nos poèmes.⁴³

Finalement, dans l'exil créateur c'est le texte littéraire qui "a la faculté de remettre en question les visions sclérosées, tout en favorisant le réexamen positif des déchirures".⁴⁴ C'est à partir de la problématisation de la notion d'exil qu'al-Bargūṭī a toujours réfléchi sur les racines et le développement de son écriture puisque, selon lui,

41 Dans *Ra'aytu Rāmallāh* l'écrivain rappelle son premier poème intitulé "Apologie pour un soldat lointain" (*ʾItidār ilā ġundī baʿīd*) publié par la revue égyptienne *al-Masrah*. Cf. al-BARGŪṬĪ, *Ra'aytu Rāmallāh*, op. cit.:15.

42 BARGHOUTI, "Les majordomes de la guerre et leur langage", op. cit.

43 Amīna ṬAL'AT, "*Faradū 'alayya an a'īša maẓlūman*. Murīd al-Bargūṭī: aš-šā'ir al-filastīnī insān, wa'l-qadiyya laysat kull ḥayātihi", *al-Bayān*, 58 (18 fév. 2001).

44 Celina MARTINS, "Écritures de l'exil créateur. Dislocation et humour dans *Pedro e Paula* de Helder Macedo et *Budapeste* de Chico Buarque", *Writing Exile/Migrancy/Nomadism/Bordercrossing*, Proceedings of the International Colloquium, Concordia University, May 5–7, 2005. <http://artsandscience.concordia.ca/cmll/Dislocation_Proceedings.htm> (06/01/2006).

le poète cherche à échapper au langage dominant utilisé. Il cherche à échapper aux chaînes des approbations et des tabous tribaux et collectifs. S'il réussit à s'échapper, il devient libre, il devient un étranger. On pourrait dire que le poète est libre dans la mesure où il est étranger. Rien ne peut soulager son âme en proie à ces déplacements, même pas sa terre natale.⁴⁵

45 al-BARGŪTĪ, *Ra'aytu Rāmallāh*, op. cit.:203, et BARGHOUTI, "Les majordomes de la guerre et leur langage", op. cit.

